

Cou

FRC

1450

LA MUNICIPALITÉ
DE BORDEAUX
AUX BORDELOIS.

THE UNIVERSITY OF

THE STATE OF

NEW YORK



LA MUNICIPALITÉ
DE BORDEAUX
AUX BORDELOIS.

NOS CHERS CONCITOYENS,

VOUS voilà rétablis enfin dans toute la plénitude des droits de l'homme & du citoyen : non seulement vous avez été déclarés libres & égaux en droits, mais déjà vous avez pris possession de cette liberté & de cette égalité ; vous avez fait usage & de l'une & de l'autre ; & nous espérons que vous n'aurez pas à vous repentir d'un essai dont les erreurs ne pourroient d'ailleurs que vous instruire à faire dans la suite des choix plus éclairés.

Les magistrats que vous avez librement choisis pour modérateurs & pour guides, vont se vouer sans réserve à la mission honorable dont vous les avez chargés. Nul effort, nul sacrifice ne leur coûtera, qui pourra concourir à vous rendre cha-

que jour plus heureux , à vous rendre chaque jour plus sensibles les avantages de votre nouvelle existence.

Mais nous vous le dissimulerions en vain : c'est de vous sur-tout que dépend ce bonheur qui vous est dû à tant de titres. Les jours difficiles ne sont pas encore tous écoulés. Les grands dangers ont disparu sans doute ; on n'a plus à craindre que le despotisme se relève de sa chute ; la discorde elle-même est liée de trop de chaînes , pour qu'on puisse craindre qu'elle renouvelle ses ravages : le chaos de l'anarchie se débrouille insensiblement ; & la loi s'avance d'une marche lente, mais jamais interrompue, vers cet ordre invariable & constant , qui, par la balance des devoirs & des droits, contiendra, d'une force irrésistible , tous les mouvements & toutes les passions.

Non , ce ne seront plus les erreurs ou les attentats du pouvoir arbitraire que nous aurons à redouter. Les ennemis de la constitution , ou éclairés par l'esprit public, ou convaincus de leur impuissance, se tairont ou nous rendront les armes. Ceux qu'effarouchoient d'abord les mots de liberté & d'égalité , sentiront enfin , qu'égaux autrefois par la servitude , quoi-

que distingués par les gradations de l'oppression, il leur sera plus honorable de devenir citoyens, que de rester esclaves, pour s'honorer du titre de commandeurs d'esclaves; & si enfin ils se permettoient de troubler l'ordre public... mais; non, ce n'est plus de la force d'autrui que nous aurons à nous défier; ce seroit de notre propre inaction, de notre indifférence pour la patrie, ou d'une excessive & dangereuse sécurité.

L'Etat n'est plus en péril; nous osons le croire, nous pouvons vous l'annoncer. Mais, par les fautes & les crimes d'un ministère, depuis trois siècles impunément déprédateur, il est dans l'embarras. Si l'on s'applaudit trop souvent d'être parvenu à se soustraire aux contributions, lorsqu'on savoit qu'imposées par la tyrannie, sans autre mesure que la possibilité de l'exaction, elles alloient creuser toujours plus avant l'abyme qu'elles devoient combler, aujourd'hui ce seroit démentir, en quelque sorte, notre serment, violer cette fidélité que nous avons tous promise à la Nation, à la Loi & au Roi, que de refuser à la grande famille les sacrifices dont elle a besoin.

N'oublions pas que c'est nous-mêmes

4

aujourd'hui qui, par la voie de nos représentants, fixons les dépenses de notre association ; que ce n'est plus d'après les calculs de l'ambition & de la cupidité... Mais d'après nos besoins réels & bien connus, d'après nos intérêts communs & bien vérifiés, que les impositions vont être déterminées, que si celles qui existent dans ce moment furent illégales dans leur création, elles sont aujourd'hui légitimes par l'adoption provisoire qu'en a faite l'Assemblée nationale, & par leur nécessité malheureusement trop certaine.

Tant que les impositions ne furent que l'instrument de notre servitude, elles durent nous être odieuses ; devenues le premier appui de notre liberté, elles doivent nous être sacrées. Les taxes durent nous révolter, lorsque accumulées sur la tête des pauvres & des foibles, elles n'atteignoient les riches & ceux qu'on appelloit grands, que pour nourrir leur luxe effréné ou pensionner leurs basses intrigues ; elles ne doivent plus trouver en nous que de la facilité & du zèle, depuis qu'également réparties elles ne diminueront le superflu de l'opulence que pour augmenter les ressources de l'indigent.

Ne perdez jamais de vue ce grand principe de toute association libre, que les associés sont tout à la fois & débiteurs & créanciers de la somme dont chacun est tenu pour la dépense commune; qu'intéressés tous également à la prospérité de l'empire, ce que nous payons pour l'assurer, c'est à nous que nous le payons; que ce que nous donnons d'une main, nous avons la certitude de le recevoir de l'autre, & toujours avec usure; que ce sont là les frais nécessaires d'une force publique, qui puisse toujours efficacement garantir, & nos personnes, & nos propriétés, & toutes nos jouissances; que du rétablissement des finances, qui ne peut s'opérer que par notre exactitude à payer chacun notre part de la dette publique, dépend le rétablissement du crédit & de la confiance, d'où renâtra l'activité de la circulation du numéraire & de tous les signes des échanges: delà, par les mille canaux du commerce, par la multiplication des travaux, par la fécondation des terres, par la valeur & le cours des denrées, par la progression des arts & des manufactures, le retour en nos mains de tout ce que nous aurons versé dans le trésor public.

Eh quoi ! la nation prodigua ses richesses & ses sueurs, pour couvrir son territoire de citadelles, moins menaçantes pour l'ennemi que redoutables pour elle-même ; elle prodigua son sang & ses forces pour l'invasion d'une république qui avoit osé braver un ministre ; pour donner à l'Allemagne un empereur qu'elle ne vouloit pas ; pour recouvrer au nord de l'Amérique un fossé qui nous coûta nos plus belles possessions & notre gloire : elle fut tout faire pour des maîtres, qui, riches, puissants, vainqueurs par le peuple, ne parloient, ne s'occupoient que de leurs courtisans & jamais du peuple. Et il seroit des sacrifices que nous craindrions de faire à la voix de nos représentans, pour nous-mêmes & la consolation d'un Roi citoyen ! Il seroit des privations qui nous coûteroient à la vue de celles que s'impose Louis XVI pour le soulagement de *ce bon peuple*, de qui il nous apprend qu'il faut lui dire qu'il est aimé, *pour le consoler de ses peines* ! Quoi, le langage & les sentimens de la bienveillance & de l'amour seroient moins puissans sur des cœurs François, que ne l'ont été les sentimens de la domination & le langage de la terreur ? Non ; la

première année de l'ère de notre liberté ne sera point marquée par notre indifférence pour la chose publique : nous serons justes , nous serons généreux ; & le recouvrement facile & prompt des taxes d'obligation qui pourroient se trouver arriérées , donnera un nouveau prix aux taxes du zèle & du patriotisme.

Mais il est d'autres efforts , d'autres secours , que nous attendons de votre zèle. Jamais ne s'effaceront de notre souvenir les témoignages d'estime , de bienveillance & de dévouement que vous nous avez donnés , soit en nous choisissant pour vos magistrats , soit après nous avoir choisis ; il faut de votre côté , que vous ayez toujours présent à l'esprit l'engagement que vous avez contracté , d'honorer notre ministère ; il n'aura pour vous toute son utilité , qu'autant qu'il pourra se déployer avec confiance. Il ne faut plus qu'on puisse dire de nous : *O Atheniens , vous n'êtes que de grands enfants !* Hommes libres , ce n'est plus l'autorité qui doit nous mouvoir , ce n'est plus la crainte qui doit nous faire agir ; c'est la raison , c'est la justice , c'est la loi. Qu'il suffise à vos magistrats de vous indiquer la route où vous devez marcher : faites qu'ils aient

toujours l'assurance que de vous-mêmes vous y marcherez.

Qu'il seroit beau, qu'il seroit grand pour le peuple François, que l'époque où, après quinze siècles de dégradation, il a repris tout ce que la nature lui avoit donné, tout ce que la société a pu ajouter à ce qu'il avoit reçu de la nature, fût pour lui une époque de mœurs, de justice, de concorde & d'union! Quelle plus noble vengeance pourrions-nous tirer des détracteurs de la révolution? Et quel moyen plus efficace de les ramener à des vérités qu'ils ont trop méconnues?

N'en doutez pas, nos chers concitoyens, les agents du despotisme ont trop longtemps fait usage de la crainte, pour ne pas espérer qu'en cessant de craindre l'autorité, on cessera de la respecter. Ils oublient que tel étoit l'ancien désordre, que la raison invitant presque toujours à la résistance, il n'appartenoit qu'à la force d'obtenir la soumission.

Qu'ils apprennent que lorsque la raison est d'accord avec l'autorité, lorsque l'équité a conseillé d'avance tout ce qui est commandé au nom de la loi, le magistrat n'a besoin ni de faisceaux ni de licteurs; & que l'obéissance qui est le

produit de la conviction, est, & plus prompte, & plus entière, que celle qui est l'ouvrage de la contrainte.

Au sein des orages & des agitations, vous avez su maintenir l'ordre & la paix au milieu de vous. L'ascendant de la raison publique, le sentiment profond de l'intérêt individuel & commun, les notions heureusement familières du juste & de l'injuste, ont eu sur vos ames toute l'énergie du pouvoir le plus absolu; & dans le silence des tribunaux, le bien public a exercé une juridiction qui n'a point trouvé de réfractaires. Le crime, si audacieux lorsqu'il voyoit par-tout l'appareil des supplices, n'a plus osé lever la tête lorsque vous vous êtes saisis de la surveillance publique; & l'année où tout sembloit permis, moins de fautes légères ont contristé notre ville, que dans chacune des années antérieures elle ne pouvoit compter d'atroces scélératesses.

Vous ne compromettrez point cette gloire que vous vous êtes acquise dans toute la France; & au moment où vous acquerrez des magistrats qui, n'existant que par vous, n'existeront que pour vous, l'esprit qui vous a si long-temps animés ne se démentira pas; vous mettrez à se-

conder leurs vues toujours dirigées vers vos intérêts les plus chers, la même ardeur que vous avez mise à les suppléer lorsqu'ils n'étoient pas encore.

Citoyens de toutes les classes, réunissez-vous sous les drapeaux de la liberté! Chacun de nous a éprouvé des pertes; chacun de nous a payé de quelque sacrifice cette grande acquisition; rapprochons par la concorde le moment d'en jouir, au lieu de l'éloigner par les divisions & les haines; cessons tous de considérer ce que nous étions, pour ne plus voir que ce que nous allons être. Qui d'entre nous n'avoit pas des chaînes à secouer? Qu'importoit que pour les uns elles fussent dorées? en étoient-elles moins pesantes, moins ignominieuses? & de quoi ne peut pas dédommager l'affranchissement que chacun de nous vient d'acquérir!

Et vous qui si long-temps avez vécu dans la dépression & l'avilissement, vous mériterez de plus en plus ce nom de *bon peuple*, que vous a donné le meilleur des Rois. C'est sur vous que nous porterons nos soins les plus particuliers, notre sollicitude la plus vigilante & la plus active. Chez vous aussi existoient des

abus à côté des besoins : mais nous nous flattons , & ce n'est pas en vain , que déjà vous êtes bien convaincus , que si les fraudes peuvent quelquefois mener à la fortune , qui naguères conduisoit elle-même à la considération , aujourd'hui elles vous feroient doublement nuisibles en préparant votre ruine par le deshonneur.

Ce temps n'est plus où vous n'aviez à craindre que l'œil de la police , où vos vertus ne pouvoient atteindre les récompenses civiques. Les places que nous occupons , toutes les places vous attendent. Mais la première marche pour y monter , c'est une probité incorruptible. Contemplez avec un noble orgueil vos nouvelles destinées ; & gardez-vous de vous avilir vous-mêmes , lorsque la nation vous aggrandit de son estime & vous appelle à toutes ses faveurs.

Mais comment pourrions-nous ne pas espérer , que la délicatesse & l'honneur sont devenus déjà les sentiments communs de tous nos concitoyens ? Que tous se sont promis de porter , chacun dans sa profession & son état , la noble passion de la gloire ; lorsque nous voyons que tous se sont enrôlés dans la garde na-

tionale; que tous se disputent la consolation de travailler à la chose publique, plus ardemment qu'on ne cherchoit autrefois les privilèges & les exemptions.

Oui, nous le pensons, & nous devons le dire: L'esprit qui anime les troupes patriotiques suffiroit seul pour opérer dans les sentiments & dans les mœurs la plus heureuse régénération. C'est là, c'est dans cette armée civique; que l'homme paroîtra dans toute sa dignité; c'est là que la jeunesse ira puiser la doctrine d'une liberté toujours soumise à la loi, d'une égalité fondée sur toutes les inégalités que la nature établit, & que la société consacre pour le bonheur de tous; c'est là que trouvant une gymnastique aussi propre à épurer le cœur, à rendre l'âme ferme; qu'à rendre le corps robuste & sain, elle perdra l'esprit de frivolité & de dissipation; c'est là que méditant de bonne heure les grandes leçons qu'elle y recevra d'humanité & de civisme, enflammée par l'exemple journalier de toutes les vertus, elle formera insensiblement cette race nouvelle que la philosophie ne put annoncer qu'au milieu des sarcasmes, & dont l'attente ne parut qu'un beau rêve à ceux qui, n'ayant

vu que des despotes & des esclaves , crurent pouvoir raisonner sur des hommes.

Excités à faire tout le bien qui dépendra de nous , par un concours de circonstances si heureuses & si nouvelles , nous allons nous livrer sans relâche aux fonctions que vous nous avez conférées. Si le détail de nos travaux doit être immense , notre courage sera encore plus grand ; & nous serons toujours assez amplement dédommagés de nos peines & de nos sollicitudes , si , en quittant nos places , nous pouvons nous rendre le témoignage d'avoir ajouté quelque chose à la félicité de notre patrie.

Nous sommes avec respect & tout le dévouement que mérite votre confiance ,

NOS CHERS CONCITOYENS ,

Vos bons & affectionnés
serviteurs ,

Les Maire & Officiers municipaux.

BASSETERRE , *secrétaire.*

A BORDEAUX , chez MICHEL RACLE ,
Imprimeur de l'Hôtel de Ville , 1790.

